

Les échos d'Aurore

Je revins au hameau un soir de novembre, après trois années d'absence.

Le train s'était arrêté dans une gare presque morte, et la brume s'accrochait aux lampadaires comme la poussière sur les vieux meubles.

Ma psychologue m'avait dit qu'il serait bon pour moi de revenir, alors c'est ce que je fis.

Depuis sa disparition, je n'avais rien reconstruit. Aurore avait laissé dans ma vie un vide plus large que son absence. On avait retrouvé sa voiture dans le lac, à deux kilomètres du pont, mais pas son corps. La gendarmerie avait parlé d'accident. Moi, je savais qu'elle n'était pas du genre à se tromper de route.

La maison qu'elle louait se trouvait toujours au bord de l'eau. Quand j'en poussai la porte, j'eus l'impression d'entrer dans une photo figée. Tout semblait intact : les livres ouverts, la tasse fendue sur la table, le foulard bleu que je lui avais offert, accroché à la poignée de la fenêtre. Une fine poussière recouvrait chaque objet comme la neige sur les toits.

Je passai la première nuit sans dormir, étendu sur le vieux divan. Les murs craquaient à intervalles réguliers, et parfois, dans les silences, j'entendais un bruit léger, comme un pas hésitant à l'étage. J'aurais voulu croire que c'était le vent, mais le vent n'a pas ce rythme humain, ni cette manière de s'arrêter devant une porte.

Le matin, j'explorai la pièce du haut, l'atelier où elle peignait. Je revoyais encore ses longs et soyeux cheveux noirs qui glissaient le long de son épaule quand elle se concentrait pour peindre et son sourire qui réchauffait mon cœur dès que je l'apercevais. Une toile était restée sur le chevalet, couverte d'un drap gris. Quand je le soulevai, un souffle d'air froid me caressa la joue. Elle avait peint le lac, encore une fois. Mais sur ce dernier tableau, l'eau paraissait animée d'un frémissement étrange, comme si quelque chose, ou quelqu'un, remuait juste sous la surface.

Je restai longtemps à contempler cette eau immobile. Puis je crus distinguer un détail minuscule : dans un coin, une forme sombre vaguement humaine. Une illusion, sans

Catégorie A

doute. Pourtant, plus je la regardais, plus elle semblait s'affirmer, comme si elle m'appelait.

Le soir, je descendis jusqu'au rivage. Le vent faisait ployer les roseaux, et le lac dormait sous un ciel nébuleux. Je restai là, longtemps, à scruter les reflets. Un crachin parsemait le dessus de l'eau, et j'eus la sensation d'un mouvement, à quelques mètres du bord. Une bulle creva la surface, puis une autre, et, un instant, je crus voir quelque chose flotter, une mèche de cheveux peut-être. Je reculai brusquement, glacé, avant que tout ne redevienne lisse.

Cette nuit-là, je rêvai d'elle. Elle m'appelait depuis l'eau, sa voix était douce et mielleuse, presque enfantine, mais terriblement lointaine. Je voulus répondre, mais ma bouche se remplit de silence.

Quand je me réveillai, le vent s'était levé. Je montai dans l'atelier et une fenêtre y était ouverte. Sous l'éclat pâle de la lune, j'aperçus quelque chose de nouveau sur le tableau : une silhouette s'était ajoutée, minuscule, sur la rive du lac. Elle portait le même caban que moi. Je reculai, le cœur battant. J'approchai un cierge : la peinture était sèche, ancienne, impossible à modifier. Et pourtant, j'étais là, sur sa dernière toile.

Les jours suivants, la maison sembla se refermer sur moi. L'air se chargeait d'une odeur de jasmin, son effluve à elle. Le miroir du couloir se couvrait parfois d'une buée sans raison, et, dans cette buée, un mot se dessinait : « Reste. » Je l'essuyais, mais il revenait, obstiné, tracé d'une écriture fine, nerveuse : la sienne.

Je cessai d'allumer les lampes. Je parlais à voix basse, comme si elle pouvait m'entendre. J'avais l'impression de devenir fou, l'impression d'essayer de la faire revivre, tant elle me manquait. Je lui racontais mes journées, le froid, la solitude, les nuits sans rêve. Et chaque soir, le miroir me répondait un peu plus. À force d'y plonger le regard, je finis par voir au-delà du verre : non plus mon reflet, mais deux visages superposés, le mien et le sien, qui se mêlaient dans le même regard lassé.

La dernière nuit, je m'assis face au lac. Le vent s'était tu, et la surface de l'eau était si calme qu'elle semblait respirer. Je crus percevoir un susurrement, un appel presque tendre :

Catégorie A

- Viens.

Je ne sus pas si l'écho venait du dehors ou du dedans de moi. Je marchai jusqu'au bord, observant mon reflet trouble. Derrière moi, dans ce reflet, Aurore se tenait, spectrale et pétrifiée, mais réelle, comme si elle avait toujours été là. Alors je tendis la main. La surface céda un peu, souple comme une peau tiède. Je fis un pas et dis : « Je suis là, mon amour. »

Le lendemain, les gendarmes retrouvèrent la maison vide.

Sur le chevalet, un nouveau tableau avait remplacé l'ancien : le lac, sous la brume du matin, et deux silhouettes côte à côte, indistinctes, fondues dans l'eau.